

PRÉFACE

Alain ABELHAUSER

Comment les historiens futurs – s'il en est encore à venir, espérons-le – se résoudront-ils à caractériser notre temps ? Il ne me semble pas absurde de penser que, non pas la haine de l'Autre (elle est certainement intemporelle), mais certaines de ses incidences, saisies entre autres au travers des processus de radicalisation, se révéleront propices à cela, propices à cette caractérisation. Ce qui n'est guère réjouissant, certes. Mais témoigne peut-être de quelque lucidité dans l'appréciation du moment.

Une lucidité dont Lacan faisait preuve, il y a un demi-siècle déjà, lorsque interrogé à la télévision par Jacques-Alain Miller qui lui demandait d'où venait son assurance à prophétiser la montée du racisme, il répondait simplement que ce n'était pas drôle du tout, mais pourtant vrai, en expliquant qu'il n'était que l'Autre pour nous garder un peu de « l'égarement de notre jouissance¹ », mais en tant que nous en restions « séparés ». Or, maintenant que « nous nous mêlons » davantage, comme il le disait, il semble bien difficile tant de « laisser cet Autre à son mode de jouissance » que de « ne pas lui imposer le nôtre, le tenant pour un sous-développé ». Ce qui « renouvelle les fantasmes », l'imaginaire social. Et conduit à ce qu'on ne voie plus trop comment même « l'humanitarisme de commande dont s'habillaient nos exactions » pourrait encore se maintenir.

La haine de l'Autre, en somme, n'est pas nouvelle. Gageons même qu'elle est aussi ancienne que l'humanité, voire que certaines formes d'animalité. Simplement, elle peut s'avérer tempérée par la distance qu'implique souvent l'altérité, et par les repères que celle-ci contribue à poser. Mais que cette distance s'efface, que « nous nous mêlions » un peu trop, selon le mot de Lacan, que cette fonction pacifiante de l'altérité s'estompe, et ne subsistera plus alors que la dimension menaçante de cette dernière. L'Autre sera l'ennemi. L'Autre ne sera plus que l'ennemi. Et sa haine s'en trouvera d'autant fondée. À moins, bien sûr,

1. Toutes les citations sont extraites de LACAN Jacques, *Télévision*, Paris, Le Seuil, coll. « Le Champ freudien », 1974 (1973), p. 53-54.

qu'il ne soit réduit au même. À moins qu'il ne soit réduit à devenir « mêmété », juste un parmi les autres, un *alter ego*, un compère d'identité.

Triste chose, vraiment. Mais qui permet de prendre toute la mesure de ces deux faces antagonistes de l'Autre. La face nécessaire, celle qui structure et fournit à chacun les coordonnées de sa vie. Et la face supposée dangereuse, celle dont il faut se protéger²... et parfois détruire (la meilleure défense étant l'attaque). Alternativement, le discours social appuie sur l'une ou l'autre. L'amour de l'Autre. Ses bienfaits. La confiance que nous lui devons. Mais aussi la haine de l'Autre. Sa méchanceté intrinsèque. La défiance qui s'impose à son égard. Et, maintenant, le discours social souffle volontiers les deux airs à la fois. Il faut d'un même mouvement rendre grâce à l'Autre et l'accueillir en notre sein ; mais aussi s'armer pour le bouter hors de nos frontières et de nos existences. C'est le grand air du « en même temps ». La schizophrénie discursive ordinaire.

N'épilouons pas. Si ce n'est pour remarquer combien ce discours favorise la radicalisation des positions, quelles qu'elles soient. C'est, bien sûr, tout l'objet de cet ouvrage : les radicalités, et la haine dont elles procèdent. Il n'y a donc pas lieu ici d'anticiper sur ce qui va être longuement déplié et analysé ensuite. Mais il n'est pas déplacé pour autant de souligner, d'entrée de jeu, que les processus de radicalisation ne se bornent hélas pas à ce que l'on entend habituellement par « radicalités ». Ou, plus exactement, que les phénomènes de radicalisation sur lesquels on tente de faire actuellement la lumière ne sont *de facto* que la partie émergée d'un iceberg bien plus conséquent, la pointe d'un mouvement que l'on ne perçoit souvent qu'à travers ses formes extrêmes – ses formes « pathologiques », pourrait-on dire –, alors qu'il est bien plus général. Bien plus général, au point que je n'hésiterai guère, pour ma part, à le qualifier de *radicalisation généralisée*, au même titre que l'on a parlé un moment de forclusion généralisée.

Tout le monde radicalise. Tout le monde se radicalise. À chaque instant. À tout propos. C'est l'un des signes du temps. Et l'un des effets du discours qui habite ce temps. Certainement, il y en eut bien d'autres auparavant, des temps prêtant à toutes sortes de radicalisations, des temps appelant à ces radicalisations, invitant à la mobilisation, incitant à la guerre sainte, quel que soit l'ennemi³, et réclamant de détruire celui-ci une fois identifié. Mais il est frappant de constater combien notre temps présent revient à ces formes de discours massif, à ces positions monolithiques, à ces appels sans nuances (celles du gris semblant désormais réservées à l'érotisme de pacotille). Combien notre temps

2. Petite illustration fournie par l'actualité de ce début d'année 2020, dominée par la pandémie de Covid-19 : l'Autre, dont on nous demande de nous « distancier », nous apparaît comme d'autant plus nécessaire dès lors que nous en sommes privés, d'une part, mais également d'autant plus dangereux qu'il est réputé possiblement contagieux, d'autre part.

3. Ne vient-on pas récemment de voir que ce dernier pouvait nous être désigné comme un virus, auquel il fallait très explicitement dès lors « déclarer la guerre », sans même que ce soit métaphorique ?

présent ravive un « passé si funeste⁴ » et refuse à nouveau à la pensée, à ses nuances et à ses doutes, tout droit de cité.

Ce qui nous conduit tout droit à ceci : à l'ignorance. L'une des trois passions ontologiques, selon Lacan, avec l'amour et la haine, précisément. Ce serait en effet une erreur, à mon sens, que de croire ces phénomènes – de radicalisations, d'extrémismes, de volonté de destruction de l'Autre, de l'étranger – effets de la seule haine, d'autant que celle-ci n'est jamais, après tout, que l'envers de l'amour. Il nous faut bien admettre que le discours qui amène le plus efficacement et le plus radicalement (c'est le cas de le dire) ces phénomènes à s'épanouir est celui fondé sur l'ignorance : l'ignorance de l'Autre, de ce qu'est l'Autre, d'abord ; et l'ignorance en général, ensuite, c'est-à-dire une forme de passion de « n'en rien vouloir savoir ».

Tant que je ne connais pas l'Autre, tant que je ne sais pas qui il est, vraiment, tant que j'ignore son goût, sa consistance, son effet sur moi, comment pourrais-je penser cet inconnu autrement que comme étrange, étranger, inquiétant ? Puis, un pas plus loin, autrement que comme dangereux, menaçant, oppressant ? Et, finalement, autrement que comme mal intentionné, malveillant – méchant, pour tout dire ? Et tant que j'ignore si je resterais néanmoins capable de me retirer dans ma bulle, de me retrancher derrière l'écran de mes convictions (dérisoires), le rempart de mes croyances (absurdes), dans le refuge de mes certitudes (paranoïaques) et de mes théories (complotistes), tant que je ne serai pas assuré de pouvoir me défaire et me séparer de l'Autre, en somme, comment pourrais-je penser le monde autrement que comme un champ clos consacré à la lutte à mort – « nous contre eux », « moi contre eux » –, où il n'est effectivement jamais qu'un seul choix : tuer, ou me laisser tuer ?

De l'Autre, je ne veux rien savoir, et cette passion d'ignorance, en me garantissant l'abrutissement, me protège de toute menace de surprise, de tout danger d'éveil, de tout risque de rencontre. Au point que dans cela aussi, dans cette recherche de l'abrutissement, je me demande s'il ne faut pas voir l'une des caractéristiques de notre temps. Repérable jusque et y compris là où l'on devrait en principe le moins s'y attendre : dans l'effet produit par le discours de la science. Car si celle-ci s'avère non sans accointances avec la religion – dans la mesure où elle tend à tenir une fonction sociale tant de donneuse de sens, de diseuse de vérité et de référence ultime (rôles traditionnellement tenus par la religion) –, c'est en définitive avec l'attrait de la magie que l'usage de la science en arrive à se confondre de plus en plus. Ne serait-ce que parce que la complexité technique engendrée par la science, en échappant à l'imaginaire ordinaire, en est réduite à être perçue ainsi : comme un processus magique. Appuyer sur un bouton ou agiter une baguette – quelle différence, à présent ?

4. LACAN Jacques, *Télévision*, op. cit., p. 54.

Le génie de la puce électronique, ou celui de la lampe à huile, réalise aussitôt mon désir sans que celui-ci n'ait même eu besoin de se traduire en paroles. Et sans que j'aie la moindre idée de la façon dont ils ont bien pu s'y prendre. Mais qu'importe. Ce qui compte est que cela marche. Non que je comprenne. Au contraire, même : peu me chaut l'intelligence des choses du moment que je leur fais faire ce que je veux. De leur fonctionnement, de cet Autre-là aussi, je ne veux rien savoir dès lors que je crois pouvoir m'en assurer. L'ignorance efficace est désormais la marque de mon rapport au monde. Et la science n'est dorénavant plus pour moi que le nouveau visage de la magie.

À ceci près qu'il est évidemment des discours qui ne s'arrangent pas aisément de l'ignorance. Qui luttent contre elle. Le discours scientifique lui-même, bien sûr. Ou, sur un autre plan, le discours psychanalytique. *Scilicet*, tu peux savoir... Mais cette lutte ne se déroule pas impunément. Elle a des conséquences. Que l'on peut mesurer à la hauteur des résistances qu'elle suscite.

Combien Freud s'en est-il inquiété, d'abord, de ces résistances ! Jusqu'au moment, en tout cas, où il s'avisa qu'il y avait mieux à faire que de s'en désoler ou de s'y opposer. N'étaient-elles pas à considérer, en définitive, sur le même mode que celles que l'on observait à tous les détours de la cure ? N'étaient-elles pas, sinon des symptômes, du moins des signes – précieux – de ce que produisait l'analyse ? N'étaient-elles pas, en somme, un objet offert à l'investigation psychanalytique, à prendre donc comme tel en compte, à entendre, à comprendre pour en tirer repères, guides et enseignements, et en faire ainsi un outil – proprement irremplaçable ?

Certes. La leçon freudienne a été bien entendue par ses élèves. Depuis cent ans, chaque fois que s'élève un propos remettant en cause la psychanalyse ou l'attaquant sans détour, les psychanalystes se rappellent que leur meilleure défense en pareil cas est l'analyse elle-même, le patient démontage du propos et l'interprétation de ses raisons. On est analyste ou on ne l'est pas, n'est-ce pas ? Si ce n'est qu'une question me semble alors rester en suspens, qu'il me paraît opportun de poser ici : est-ce encore de résistances à la psychanalyse (voire à la démarche clinique) dont il s'agit dans certaines de ces attaques ? De résistances, et non pas tout simplement d'expression de la haine, sous sa forme la plus nue ? La haine de l'Autre, surtout si l'on n'en connaît rien ; la haine du savoir, surtout si l'on ne fait que le supposer à l'Autre ; la haine de la pensée, surtout si elle vous échappe ?

Les exemples de cette haine fleurissent volontiers actuellement. Dans les institutions, à l'université, dans la presse. À propos des questions posées par l'autisme, l'« expertise criminologique », la « santé mentale ». Et ils se radicalisent volontiers dans le champ de la psychologie lorsque celle-ci, se voulant « scientifique », quand ce n'est pas « moderne », non par souci de rigueur mais par prétention à la respectabilité, se préoccupe de se distinguer de son indigne

voisine en l'accusant de tous les maux, à commencer par celui d'obscurantisme. *Les animaux malades de la peste* ne sont pas loin, on le voit ; c'est même en cela que l'on peut encore soutenir que la psychanalyse l'apporte, cette peste.

Et les psychanalystes, hélas, de faire les psychanalystes en se disant qu'ils n'ont pas à répondre à de telles bassesses car les réponses pourraient somme toute être encore plus déshonorantes que les attaques. Ce qui est certainement vrai, tout au moins jusqu'à ce moment où l'on se rend compte qu'un discours est évidemment modelé par les voix qui s'y font entendre, et qu'une société portée par ces voix et ce discours de haine et de rejet de la pensée n'est plus une société où la psychanalyse a sa place. Ce qui est sûrement dommage – non pour la psychanalyse, franchement, mais pour la société en question.

Raison de plus, dès lors, pour ne pas (trop) jouer au psychanalyste, et pour faire entendre une voix, raisonnée et intelligible, qui ne s'occupe pas seulement des objets convenus de l'analyse, mais aussi de ces objets contemporains dont le champ social fait, couramment et quotidiennement, autant de symptômes.

Et pour lire, donc, le livre qui suit.

